

## Les chiots

Francis Paradis

Numéro 164, hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, F. (2020). Les chiots. *Moebius*, (164), 15–20.

# Les chiots

Francis Paradis

Nous rêvons d'être free-for-all dans une écriture turgescence, un objet gonflable prêt à péter sous la force de nos cris. Une phrase nervurée comme la texture de mes dildos. Nous désirons la plasticité littéraire, mais je ne sais t'adresser que des mots prémâchés et débandés, un discours qui me glisse des mains. Je mets toute la bave que j'ai pour mieux te parler de notre love story, mais ce n'est jamais assez humide à ton goût. Lubrifiant à base d'eau ou à base de silicone : je recense les objets de notre chronologie amoureuse et j'y prends place. Toute émotion cumule en elle les cochonneries de la veille. Popsicles, condoms, cigarettes. Des emballages recyclables.

La photographie Polaroid que je prends de toi les couilles à l'air, en pleine canicule. Vois comment la chaleur se propage de l'extérieur vers l'intérieur des murs. Elle vient à nous. Je l'imagine sur le papier avant que tu le déchires. Un geste pour provoquer de la littérature. J'archive ta queue que je rêve d'introduire partout. De la faire mienne et de l'agencer à une ambiance noyée, couleur pisse, à laquelle je m'abreuve. Vue en plongée sur ton corps de golden retriever. Déception Polaroid : les rideaux laissent passer trop de lumière naturelle. Surexposent les photographies nues de toi. Elles sont toutes des tentatives, des ratés. Du synthétique comme mon jockstrap qui a l'air d'un morceau de plastique fondu au soleil quand il est mouillé.

Nous fuyons pour la fin de semaine aux Jardins de Métis boire de la limonade au lilas. Ta fleur préférée. La couleur de ta peau quand je la mords. À mi-chemin du sentier menant à la Villa, tu me dis que j'ai perdu ma capacité d'émerveillement. Explications confuses. J'effrite sans raison le bouquet de lavande séchée acheté à la boutique souvenir. Tu me parles comme au téléphone et ce sont des miettes que j'entends. Je ne sais plus comment justifier ma position de suiveux, ma place sur le siège passager dans la voiture louée. Je ferme les yeux sur les paysages. Ma fatigue ne t'offre jamais de câlin. Ne dormons pas en cuillère dans la chambre du motel une étoile. Mes excuses de célibataire fini sur mute, vieilles habitudes plates aussi usées que les draps de cette chambre. Nous nous en couvrons pour dormir. Linceuls sur notre fin de semaine que tu voulais amoureuse et follement excitante.

Inventer une narration est une stratégie pour résister au quotidien. Nous relier, les deux boys next door chacun de leur bord. Tu me parles de ton roman, mais tu es déjà dans ton roman. Prédilection génétique aux drames de banlieue, aux bougies d'anniversaires soufflées comme de petites tornades, au géranium rouge que tu plantes à mains nues sur la tombe de ta grand-mère. J'assiste à cet hommage, mais je reste à l'écart dans l'allée principale. Je me sens comme une voix off. J'observe tes actions de loin. Tu t'agenouilles sur la pelouse et je passe des commentaires. Tu appelles la destruction des faits par l'écriture, mais nous construisons jour après jour ce fait indéniable : notre seul point commun, c'est la littérature. Je sais que ce que tu veux dire est somewhere over the rainbow et que bientôt tu y accèderas. Tes paroles deviendront des lyrics flawless sur ta réalité familiale aussi maganée que les fleurs en plastique du cimetière où tu me traînes.

Cesse s'il te plaît de me considérer comme un personnage de roman, un adjutant. Ôte les filtres de ton regard de killer qui me fixe. Où est-elle, ma balle antistress, que je te la place de force entre les mains ? Un instant de détente romanesque. Nous faisons des crises de diva. Nous ne cessons de vouloir reproduire fidèlement dans nos textes des scènes en éclairage naturel. C'est du pur fantasme. Enough is enough. Tu n'es pas un écrivain de l'échec. Aucune fiction ne sera absorbée par la vie ordinaire. Nous luttons quotidiennement pour maintenir une tension narrative entre nous. Pourtant, notre histoire survivra. Ce sera une de plus contre celles qui nous entourent, nous obsèdent, gratuites, accessibles et en ligne. Des corps standardisés, une gay porn avec ses sextoys que nous savons trop froids comparés à la température de nos corps devant ton miroir plein pied : objet fétiche.

Quand je sors seul, je te raconte toute ma nuit le lendemain. Il y a des hommes avec des masques de chien en néoprène. Harnais en cuir, colliers, laisses. Chacun porte au cou son nom de chiot inscrit sur une médaille. Les codes de leur communauté leur procurent un bien-être puissant. Puppy play. Je les adore. Ils viennent vers moi flatter mon catsuit en latex, jappent. Leurs poings fermés en guise de pattes s'agitent pour me saluer. Est-ce possible de traduire ce kink dans l'écriture? Est-ce que notre kink à nous est invisible? L'anxiété des questions stupides qu'on se répète : suis-je fake de prétendre écrire un vrai poème et non du niaisage? Je couine après toi pour que tu me donnes de l'attention. Squish-squish, fait le jouet en forme d'os. Plaisir garanti.